

LES VERBES DANS LA PRESSE FRANCOPHONE D'AFRIQUE NOIRE

Peter Blumenthal

Université de Cologne

Courriel : peter.blumenthal@uni-koeln.de

1. Les corpus

Dans notre communication, nous comparerons certains aspects du vocabulaire verbal dans deux corpus journalistiques français, l'un provenant de France, l'autre de l'Afrique noire francophone. Ces corpus constituent des sous-ensembles des textes journalistiques rassemblés dans notre banque de données (cf. Diwersy, 2009), laquelle comporte, pour la France, une dizaine d'années de journaux régionaux et nationaux (*Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Est Républicain*, *Sud Ouest*) et, pour l'Afrique noire, à peu près le même nombre d'années de journaux camerounais (*Cameroon Tribune*, *Mutations*), sénégalais (*Le Soleil*) et ivoirien (*Fraternité Matin*). Comme on pouvait s'y attendre, la comparabilité des deux groupes de quotidiens soulève d'énormes problèmes que nous ne croyons avoir résolus que de façon très imparfaite et provisoire. Il nous semble par ailleurs difficile de faire dans ce domaine un choix qui ne prête pas le flanc à la critique. En fait, du point de vue stylistique, il n'existe (heureusement !) ni un seul modèle de la presse hexagonale (nous utiliserons également le terme « français central » pour désigner le français de France), ni de celle « africaine » (ici au sens du français d'Afrique noire). Quant à la France, les différences 'stylistiques' au sens le plus large entre les deux quotidiens nationaux (*Le Monde* et *Le Figaro*) d'une part et la presse régionale de l'autre sautent aux yeux. Toutefois, on n'en conclura pas que les journalistes du *Monde* écrivent comme ceux du *Figaro* et les collaborateurs de *Sud Ouest*, comme ceux de *L'Est Républicain* – pour ne pas parler des différences d'ordre linguistique entre les rubriques, voire les grandes plumes d'un même journal. La diversité existe aussi, bien que selon d'autres lignes de partage, entre journaux africains ; et ce, non seulement d'après des critères nationaux, mais aussi, à l'intérieur du même pays, entre les quotidiens officiels, subventionnés par le gouvernement ou le parti politique dominant, et la presse qui se veut indépendante et plus ou moins oppositionnelle. Il est par ailleurs dommage qu'il soit difficile de se procurer par téléchargement des corpus quantitativement significatifs des soi-disant « petits journaux », souvent éphémères pour des raisons économiques et mal représentés sur le Web.

En simplifiant à l'extrême, on peut expliquer et justifier de la manière suivante la solution retenue pour cette contribution : après de nombreuses comparaisons, selon différents critères quantitatifs, entre tous les journaux de notre

banque de données, il nous a semblé que les affinités entre journaux africains, dans l'ensemble plus homogènes, étaient plus grandes qu'entre journaux de l'Hexagone. Ceux-ci restent caractérisés par le clivage thématique et stylistique entre presse nationale et presse régionale, clivage qu'il convient de gommer pour les besoins de notre cause. Dans ces conditions, nous avons choisi de constituer :

- un échantillon « mixte » de la presse hexagonale (environ 39.600.000 de mots) lequel comporte la moitié d'une année du *Monde* (les mois pairs de l'année 2002, 12.800.000 de mots) et une année de *Sud Ouest* (année 2002, 26.800.000 de mots) ;

- un échantillon de la presse africaine de dimension semblable (environ 40.100.000 de mots), comportant *Cameroon Tribune* (2005, 2006, 2008), *Mutations* (2007, 2008 ; camerounais), *Fraternité Matin* (2007, 2008 ; ivoirien) et *Le Soleil* (2007, 2008 ; sénégalais).

La sélection de certains journaux pour la constitution des deux sous-corpus répond à des considérations de bon sens bien plus qu'à des critères strictement linguistiques¹. Elle se justifie cependant *a posteriori* et de façon pragmatique par le fait que les différences quantitatives observées sur cette base textuelle correspondent *grosso modo* à celles que l'on obtient en se fondant sur d'autres journaux de l'Hexagone, comparés aux mêmes journaux africains. Le choix de la somme d'une moitié du *Monde* et de *Sud Ouest* en tant que représentant d'un style « moyen » de la presse de France ne semble donc pas totalement arbitraire.

2. Différences quantitatives : *types* et *tokens*

L'une des clés des divergences entre le comportement des verbes dans la presse de l'Hexagone et la presse africaine réside, selon notre hypothèse, dans des faits purement quantitatifs concernant la fréquence des lemmes (*types*) verbaux et nominaux dans les deux sous-corpus. La comparaison du vocabulaire révèle d'emblée un fait fondamental conditionnant de nombreux phénomènes d'ordre stylistique, syntaxique ou sémantique : si le nombre des occurrences (*tokens*) verbales est pratiquement le même dans les deux corpus, celui des lemmes verbaux (avec une fréquence au-dessus de 4 occurrences) se révèle significativement inférieur dans la presse africaine. Voici quelques chiffres qui précisent ces constatations :

¹ Autre défaut, mais plus facilement réparable par l'acquisition ou le téléchargement d'années supplémentaires : en l'état actuel de notre banque de données, les journaux hexagonaux et africains ne couvrent pas les mêmes périodes.

Tableau 1. Occurrences et lemmes verbaux dans les corpus hexagonal et africain

	<u>corpus hexagonal</u>	<u>corpus africain</u>
occurrences verbales (<i>tokens</i>)	4.509.688	4.525.419
lemmes verbaux (<i>types</i>)	4835	4164
ratio <i>token/type</i> ²	933	1087

Les journaux de l'Hexagone comportent 671 lemmes verbaux de plus que le corpus africain, malgré le nombre d'occurrences verbales légèrement supérieur de ce dernier. Autrement dit, le vocabulaire verbal africain ne représente que 86 % de celui de France. Un verbe « africain » s'utilise en moyenne plus fréquemment qu'un verbe « hexagonal », comme le font voir les valeurs du ratio *token/type* (1087 fois/933 fois). Cette plus grande économie des moyens lexicaux dans un segment important du français africain écrit peut remplir des fonctions socioculturelles précieuses, à discuter dans d'autres contextes. Mais il n'est pas sûr pour autant qu'elle aille obligatoirement de pair avec une différenciation sémantique ou des possibilités d'expression moins élaborées que celles que l'on trouve en France, car des formulations analytiques peuvent se substituer à l'expression simple ou synthétique (cf. au Cameroun *faire la propreté* 'nettoyer', *infra* 6.2).

La comparaison quantitative des noms accentue encore la plus grande richesse lexicale des journaux de l'Hexagone :

Tableau 2. Occurrences et lemmes nominaux dans les corpus hexagonal et africain

	<u>corpus hexagonal</u>	<u>corpus africain</u>
occurrences nominales (<i>tokens</i>)	8.639.767	8.733.732
lemmes nominaux (<i>types</i>)	18.638	13.722
ratio <i>token/type</i>	464	636

Les lemmes nominaux « africains » ne représentent que 74 % des lemmes nominaux « hexagonaux ». Corollairement, l'écart entre les ratios *token/type* est encore plus important que pour les verbes. Il est difficilement concevable que le « déficit » net³ du côté africain (4916 noms) puisse être compensé par des périphrases, comme partiellement dans le cas des verbes, ou par l'accroissement de la polysémie des noms disponibles. Il paraît d'autant plus important d'interpréter les

² Nombre de mots utilisés par rapport au nombre de mots différents.

³ En fait, ce chiffre résulte de la soustraction de deux ensembles disjoints, car le corpus africain contient des noms qui ne figurent pas dans le corpus hexagonal.

chiffres obtenus et de relativiser leur intérêt. Le décalage entre les nombres des lemmes tient partiellement à l'épaisseur très différente d'un journal en Afrique et en France. Rappelons que le volume textuel (ou du moins celui des parties téléchargeables) des 9 journaux africains retenus équivaut à celui de 1,5 journaux de l'Hexagone. Dans ces conditions, il est normal que le vocabulaire d'une édition d'un journal africain porte sur une réalité extralinguistique plus restreinte et que le réseau des noms couvrant cette réalité soit moins finement maillé. Ensuite, il faut se rendre compte que les valeurs des ratios *token/type* représentent des moyennes, qui n'excluent nullement que tel lemme du corpus hexagonal ne soit plus fréquent que dans le corpus africain (v. *infra*). Enfin, on relèvera que les verbes et les noms qui « manquent » dans le corpus africain sont certes nombreux en tant que lemmes, mais la plupart du temps très rares en tant qu'occurrences. Il s'agit souvent de mots techniques ; certains sont liés au folklore ou à l'économie de telle région de France. Voici quelques exemples, cités par ordre de fréquences :

- verbes absents du corpus africain : *toréer, vinifier, préempter, hélitreuille, bouchonner, ourler, estoquer, hiverner, obturer, trousser, harnacher, papillonner, musarder* ;

- noms absents du corpus africain : *viticulteur, anglet, feria, prud'homme, loft, ostréiculteur, palombe, cèpe, curiste, écobuage, cafetier, camping-car, horodateur, muséum, aéro-club, dégrisement*

Compte tenu des domaines onomasiologiques auxquels appartiennent ces mots, il ne semble pas que l'on doive d'emblée attribuer une dimension cognitive aux « lacunes » du vocabulaire de la presse africaine. Les concepts en question ne correspondent apparemment pas à des subtilités importantes de la pensée française sans lesquelles les moyens intellectuels du locuteur se trouveraient réduits.

Comme nous le verrons tout au cours de cette contribution, le phénomène statistique général exposé ci-dessus s'avère néanmoins d'une grande pertinence pour notre présente problématique, en ce sens qu'il implique que l'environnement nominal du verbe dans la phrase « africaine » est en moyenne plus stéréotypé que dans la phrase « hexagonale », où davantage de verbes peuvent se combiner avec davantage de noms. Plusieurs types de calculs permettent de vérifier le bien-fondé de cette hypothèse (cf. *infra* 6.2).

On peut par exemple comparer la combinatoire des verbes qui ont à peu près la même fréquence dans les deux corpus, tel *rappeler*. Dans une fenêtre de trois mots à droite, ce verbe a pratiquement le même nombre d'accompagnateurs nominaux différents (*types*) et « spécifiques »⁴ : 182 dans le corpus africain, 181 dans le corpus français. Or, en ne sélectionnant que les 50 premiers noms pour calculer le nombre total de leurs occurrences (*tokens*) avec *rappeler*, on remarque une différence distributionnelle importante et caractéristique : dans les conditions définies, on trouve 2074 occurrences de noms dans le corpus africain, mais seulement 1591 dans l'autre. Ceci montre clairement que le voisinage nominal est plus prévisible dans la presse africaine. Sans prétendre avoir prouvé la valeur

⁴ « Spécifiques » car leur cooccurrence n'est pas un effet de hasard, selon les critères du calcul *log likelihood* (v. note 5).

générale et représentative de cette différence, nous constatons qu'elle va dans le sens que l'on pouvait attendre, vu le décalage quantitatif entre les lemmes nominaux dans les deux corpus. La combinatoire entre verbes et noms, et peut-être la combinatoire tout court, semble plus stéréotypée dans la presse africaine en raison de la tendance à concentrer, dans certaines constructions, les accompagnateurs avec une fréquence plus élevée. Autrement dit, les verbes du corpus hexagonal ont la possibilité de se répartir, dans leurs combinaisons, sur une quantité supérieure d'accompagnateurs nominaux.

3. Mots-clés

Au lieu de comparer globalement l'ensemble des représentants d'une partie du discours, on peut essayer, selon des critères plus qualitatifs, de dégager les particularités lexicales des deux corpus. Ainsi est-il possible d'identifier les verbes particulièrement typiques de l'un des corpus en se fondant sur la notion de « mot-clé ». Pour déterminer les mots-clés, notion qui n'a de sens que dans une approche comparative, il suffit d'établir les listes de fréquence pour deux corpus et d'identifier les mots qui occupent dans l'un d'eux un rang fréquentiel élevé, dans l'autre un rang inférieur. Il existe heureusement des calculs qui permettent à l'ordinateur d'établir automatiquement les mots-clés dans des corpus dûment lemmatisés⁵. Les résultats de ce calcul méritent tout notre intérêt, car ils nous mettent sur la piste des thèmes et des champs d'intérêt centraux dans l'un des corpus, périphériques dans l'autre. La détermination de tels mots spécifiques d'un auteur, d'un type de texte, voire d'une couche sociale peut être un but en soi, si elle débouche sur une vue cohérente d'un réseau sémantique caractérisant les préoccupations des destinataires et/ou des destinataires des messages. Mais elle se conçoit aussi comme une étape sur le chemin qui conduit à l'analyse du comportement combinatoire de ces mots, lequel nous renseigne sur son usage et par conséquent, dans une optique wittgensteinienne, sur sa signification.

Les verbes-clés les plus spécifiques du corpus africain sont des verbes de parole et/ou des verbes exprimant des actes de langage, dont nous préciserons ci-dessous les fréquences absolues dans les deux corpus :

Tableau 3. Verbes-clés du corpus africain, comparé au corpus hexagonal

	<u>corpus africain</u>	<u>corpus hexagonal</u>
<i>indiquer</i>	15.992	5.630
<i>dire</i>	60.565	41.154
<i>soutenir</i>	13.422	5.488
<i>exhorter</i>	2.951	213
<i>saluer</i>	6.201	1929
<i>déclarer</i>	16.574	8942
<i>(avoir</i>	210.854	182.151)

⁵ Cf. Rayson, 2003 : 95 sqq., Scott et Tribble, 2006.

Les verbes les plus spécifiques du côté hexagonal, dont trois verbes de parole, paraissent plus hétérogènes sémantiquement :

Tableau 4. Verbes-clés du corpus hexagonal, comparé au corpus africain

	<u>corpus hexagonal</u>	<u>corpus africain</u>
<i>proposer</i>	18.241	8.214
<i>découvrir</i>	10.440	3.308
<i>aimer</i>	7.954	3.241
<i>voter</i>	7.650	3.250
<i>commenter</i>	3.771	1.706
<i>raconter</i>	5.770	2.386
<i>lire</i>	6.592	3.090

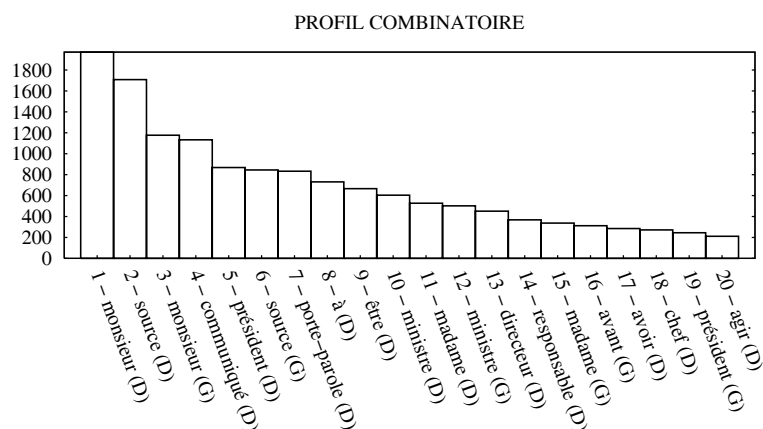
3.1. Le cas d'*indiquer*

Comment expliquer le rôle fortement différenciateur assumé par certains verbes dans ces corpus ? Commençons par la fréquence étonnante (par rapport à la relative rareté du mot dans la presse française) du verbe *indiquer*. Que dénote et connote-t-il dans la presse africaine ? L'instrument privilégié pour répondre à ce genre de question est le « profil combinatoire », représentation sous forme de diagramme du voisinage « spécifique » d'un mot-pivot dans un corpus. Est censé être spécifique le voisinage de deux mots lorsque leur cooccurrence dans un corpus dépasse la fréquence que l'on pouvait prévoir sur la base du pur hasard.⁶ La spécificité constitue donc un phénomène d'ordre probabiliste.

⁶ Pour déterminer ce seuil, nous avons recours au calcul de *log likelihood* (cf. Manning et Schütze, 2000 : 610).

Voici un exemple de profil combinatoire pour le verbe *indiquer* :

Tableau 5. Cooccurents spécifiques d'*indiquer* dans un échantillon de presse africaine (fenêtre de 5 mots à gauche (= G) et à droite (= D), noms, verbes, adjectifs, prépositions)



La comparaison de ce diagramme avec celui correspondant à la presse de l'Hexagone et l'étude des phrases contenant les cooccurrences en question nous révèlent rapidement les caractéristiques du verbe dans la presse africaine. Nous n'en retiendrons que deux faits significatifs : le deuxième mot le plus spécifique dans le diagramme ci-dessus est *source* (314 cooccurrences, contre seulement 45 cooccurrences d'*indiquer* avec *source* dans le corpus hexagonal, où leur degré de spécificité (valeur de *log likelihood*) ne représente qu'un dixième de celui du corpus africain. Exemple typique :

C'est ce qu'**indiquent** des **sources** proches du palais qui laissent même entendre que le Président aurait déjà donné son « accord de principe ».
(*Fraternité Matin*, 2008)

Tout lecteur européen attentif de la presse africaine aura noté la forte répétition de références aux sources de l'information, en général prestigieuses (le Président, AFP) ou présentées comme étant confidentielles – et d'autant plus intéressantes. Ce souci permanent de rattacher le savoir transmis à une instance supérieure, de l'authentifier ainsi ou du moins d'accroître sa crédibilité se manifeste par bien d'autres moyens linguistiques encore, par exemple la haute fréquence du mot-clé *selon* (souvent + *des sources*⁷), préposition de loin la plus spécifique des journaux africains, quel que soit le journal choisi à titre de contraste. Aux spécialistes des langues africaines de nous dire si cette soif d'« évidentialité » est

⁷ *Source* est le nom le plus spécifique à droite de *selon* dans le corpus africain. Dans le corpus hexagonal, ce nom arrive au deuxième rang, après *sondage*. La cooccurrence *selon* + *source* est toutefois bien plus fréquente dans la presse africaine.

motivée par des substrats. Il est à la fois amusant et révélateur que, dans le profil combinatoire d'*indiquer* pour la presse hexagonale, se trouve au deuxième rang de spécificité (après *Monsieur*) le mot terriblement banal *panneau* ; exemple : « Pas un **panneau** routier n'**indique** la direction de ce quartier oublié. » (*Le Monde*, 2002)⁸...

3.2. *Exhorter* : mise en scène d'un acte de langage

La place nous manque pour commenter chacun des verbes-clés de la petite liste ci-dessus. Retenons toutefois le cas d'*exhorter*, verbe « africain » s'il en fut, en revanche « vieux ou littéraire » (*Petit Robert*) en France. Dans la presse africaine, il est presque 14 fois plus fréquent que dans le corpus hexagonal de même dimension. Qui exhorte qui dans les journaux africains ? À gauche du verbe se trouve en général un nom propre, le plus souvent celui d'un responsable politique et en particulier d'un ministre. L'acte d'exhortation vient ainsi d'en haut, il renvoie à un discours d'autorité. Sont exhortés tout d'abord *la* ou *les population(s)*, les *fidèles*, les *militants*⁹, les *femmes*, les *participants*, etc., ces noms se trouvant en général au pluriel. Exemple :

Le président Zadi signe ainsi son troisième voyage en zone occupée après Séguéla et Bouaké, toujours avec le même objectif : **exhorter** les **populations** rurales à se mettre résolument au travail dans la paix et l'union. (*Fraternité Matin*, 2007)

Cette combinaison est d'autant plus intéressante que R. Barthes avait analysé l'emploi du pluriel *les populations* comme « un mot chéri du vocabulaire bourgeois » (1957 : 140), mais aussi comme un élément de l'écriture colonialiste, lorsqu'il avait affirmé (1957 : 141) :

Le terme est généralement ennobli par son pluriel : *les populations musulmanes*, ce qui ne manque pas de suggérer une différence de maturité entre l'unité métropolitaine et le pluralisme des colonisés, la France *rassemblant* sous elle ce qui est par nature divers et nombreux.

La collocation *exhorter les populations* serait-elle passée diachroniquement du style des colonisateurs à celui des ex-colonisés – en changeant évidemment de connotations ? Il est certain que dans une perspective synchronique, *exhorter*, verbe-clé, s'insère parfaitement dans l'univers du discours¹⁰ de notre corpus africain, dont

⁸ Également fréquent dans la presse de l'Hexagone : la mention *comme nous l'indiquions par erreur*, introduisant un correctif qui remet explicitement en question l'autorité de l'énonciateur.

⁹ Nom le plus spécifique dans le corpus hexagonal, mais avec seulement 7 cooccurrences.

¹⁰ Déterminé ici par contraste avec celui du corpus hexagonal. *Wikipedia* (sous **Univers du discours**) définit cette notion ainsi : « Le terme < univers du discours > se réfère généralement à tout ensemble de termes utilisés dans un discours spécifique, c.-à-d. une famille de termes linguistiques ou sémantiques spécifiques au domaine concerné. » Les noms-clés du corpus hexagonal ne semblent pas correspondre à un domaine thématique aussi cohérent (*an*, *heure*, *rue*, *soir*, *mairie*).

les noms-clés, se partageant entre destinataires et destinataires d'éventuelles exhortations, sont *ministre, chef, population, président, pays*.

3.2.1. Une stratégie de mise relief : *avant d'exhorter...*

L'étude approfondie du profil combinatoire d'*exhorter* fait apparaître encore d'autres caractéristiques du mot, en partie d'ordre transphrastique. Ainsi, le verbe se présente fréquemment, et de façon hautement spécifique, dans une construction subordonnée introduite par *avant de*, et cela surtout dans un journal ivoirien ; exemple :

Il a dit être convaincu que les femmes du RDR remporteront ces batailles, *avant de les exhorter* à ne pas se laisser distraire par de fausses prophéties, et de faux prophètes [...]. (*Fraternité Matin*, 2007)

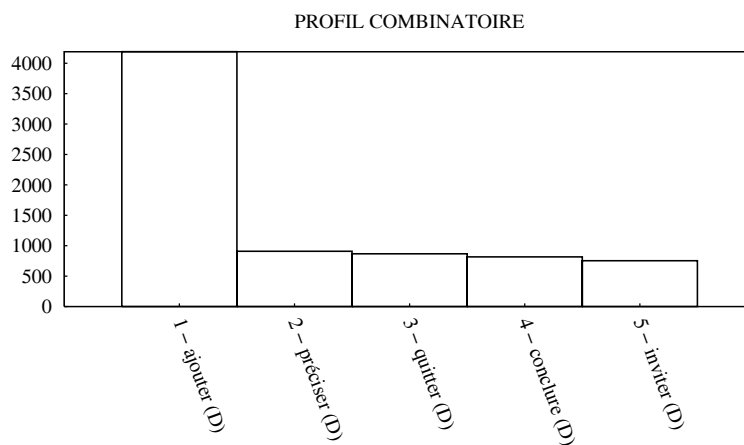
Cette construction, en combinaison avec *exhorter* largement au-dessous du seuil de spécificité dans la presse de l'Hexagone, connaît une variante graphique qui lui donne l'allure d'une phrase indépendante ayant la capacité de signaler le point final d'une séquence :

« J'ai assez de griefs contre le monde scolaire », a-t-il déclaré. **Avant d'exhorter** les élèves à mettre fin aux différentes grèves. (*Fraternité Matin*, 2007)

Comme le montre le diagramme ci-dessous, *exhorter* n'est pas le seul verbe de parole à profiter de cette forme de mise en relief syntaxique. Il n'arrive même qu'au 19^e rang. Les premiers rangs sont occupés par d'autres verbes de parole (à l'exception de *quitter* au 3^e rang), qui marquent dans le texte le point culminant d'une suite de messages ou d'événements ; exemple :

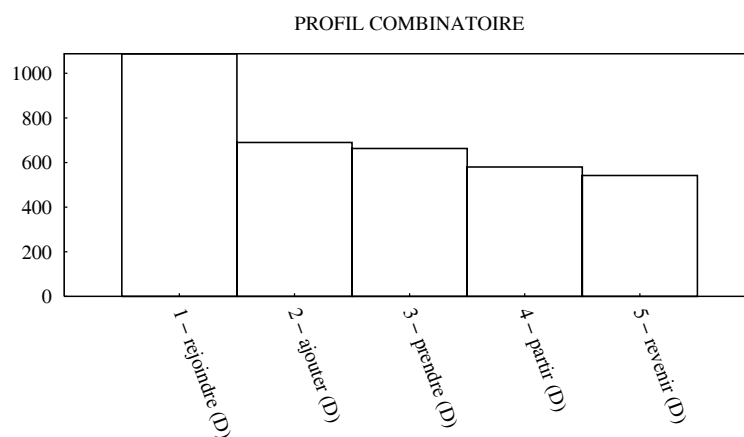
« Il n'est pas certain que les objectifs d'Addis-Abeba soient les mêmes. Les Éthiopiens peuvent se contenter de l'instauration d'un régime non hostile et évacuer rapidement le pays », commente-t-il **avant d'ajouter** que les Éthiopiens peuvent aussi avoir la tentation de profiter des événements pour réaliser un rêve millénaire, contrôler toute la corne, la mer rouge, le Golfe d'Aden et l'océan indien. (*Mutations*, 2007)

Tableau 6. Verbes spécifiques à droite d'*avant* dans une fenêtre de 3 mots (corpus africain)



Dans le corpus hexagonal, par contre, qui connaît la même fonction de mise en relief de la construction, seul *ajouter* – au deuxième rang bien après *rejoindre* – est (dans cet emploi) verbe de parole, les autres verbes étant de type événementiel (verbes d'action).

Tableau 7. Verbes spécifiques à droite d'*avant* dans une fenêtre de 3 mots (corpus hexagonal)



3.2.2. Structures causales

Revenons au cas d'*exhorter*, dont la mise en relief par *avant de* ne constitue pas la seule particularité de son insertion dans le contexte. Il est frappant que ce verbe se présente très souvent dans une phrase introduite par une charnière causale, soit *c'est pourquoi*, soit *aussi*¹¹ (aux sixième et septième rangs de spécificité dans les conditions appliquées ci-dessus à *indiquer*) :

Le gouverneur au développement, M. Christian Diatta qui présidait la cérémonie de clôture, a insisté sur la mission des femmes dans le système économique. **C'est pourquoi**, il les a **exhortées** à tout faire pour mettre en application les enseignements de cette formation. (*Le Soleil*, 2007)¹²

Dès l'entame de son homélie, l'évêque de Kaolack à [*sic*] remercier [*sic*] le bon Dieu pour sa bonté et son amour qui ont permis aujourd'hui, d'étreindre cette nouvelle église et d'accueillir le don du sacerdoce de ces quatre nouveaux prêtres. Du jamais vu dans l'histoire de ce diocèse. **Aussi**, a-t-il **exhorté** tous les fidèles à cultiver l'amour seul gage de progrès [...]. (*Le Soleil*, 2007)

L'examen de l'ensemble des cooccurrences d'*exhorter* avec *c'est pourquoi/aussi* révèle la valeur stéréotypée de cette construction, qui marque en général la transition d'une forme du discours direct au discours rapporté assumé par le journaliste. Ce passage va de pair avec une augmentation de la valeur communicative, puisque la proposition avec *exhorter* livre la quintessence d'un discours.

Une tendance semblable à cette mise en scène textuelle de l'acte d'exhortation s'observe dans le corpus africain pour d'autres verbes désignant comme *exhorter* un acte de langage directif, par exemple *demander*¹³, également mot-clé. La locution *c'est pourquoi* y arrive au troisième rang de spécificité ; exemple :

Nous pensons que la drogue est à la base de beaucoup de maux qui minent notre jeunesse. **C'est pourquoi** nous **demandons** à la population de nous aider à lutter efficacement contre toute pratique liée à la drogue. (*Fraternité Matin*, 2007)

Dans la perspective des locuteurs ou des journalistes africains, il convient apparemment de motiver une demande par une expression causale explicite.

Dans le corpus hexagonal, c'est en revanche le mot *pourquoi* placé à droite (!) qui arrive presque en tête de liste (quatrième rang), construction qui sélectionne une autre acception de *demander* ('interroger'), alors que *c'est pourquoi* (à gauche) ne se trouve pas parmi les 50 premières cooccurrences. Cette comparaison prouve, s'il en était besoin, que les différences combinatoires des mêmes lexèmes dans les deux corpus peuvent dépendre fortement de la préférence de certaines acceptions.

¹¹ La nature de cet *aussi* (conjonction causale ou adverbe au sens de 'également') n'est pas toujours évidente.

¹² Noter la virgule, un peu étrange, mise le plus souvent après *c'est pourquoi*.

¹³ Au 11^e rang des verbes dans une fenêtre de trois mots à droite d'*avant de*.

L'étude du voisinage d'*exhorter* et d'un de ses synonymes a jeté un jour nouveau sur des schématismes textuels¹⁴, relativement fréquents, typiques d'un certain corpus, qui relèvent à la fois de

- la sémantique lexicale : v. les traits sémantiques des actants du verbe ;
- la syntaxe phrastique et transphrastique : v. la mise en relief par *avant de* et l'enchâssement causal ;
- la pragmatique : v. le jeu entre discours direct ou rapporté et l'énonciation finale (*Avant d'exhorter...*) assumée davantage par l'auteur de l'article.

Ces structures complexes, qui s'assimilent à des macrocollocations, peut-être même à des « schémas communicationnels »¹⁵, typiquement africains, vont au-delà des capacités descriptives et analytiques des modèles prédominants du figement, quelle que soit par ailleurs leur utilité dans ce contexte (cf. Mejri, 1997 ; Anscombre et Mejri, 2009).

4. Dénommmé, etc.

D'autres particularités quantitatives ou combinatoires africaines, souvent en rapport avec les verbes de parole, mériteraient une étude plus approfondie. Faute de place, nous nous contenterons de brèves indications :

- a) Comme dans le cas d'*exhorter*, l'écart quantitatif entre les corpus est énorme pour le verbe *dénommer* : 1630 occurrences dans le corpus africain, 194 dans le corpus de référence. Son profil combinatoire débute par une longue liste de noms (avec article indéfini) placés à gauche, avec *association* à leur tête ; exemple :

Une **association dénommée** « Paris Mboko » s'investit dans la promotion de l'entraide et de la solidarité entre émigrés africains et Sénégalais.
(*Le Soleil*, 2007 ; la phrase citée se trouve en début d'article)

L'explication de cette cooccurrence très typique nécessiterait sans doute une analyse fouillée de l'actualisation des noms dans les textes africains, voire du statut sémantique du nom propre. Le participe *dénommmé* assume le rôle presque grammaticalisé de charnière entre un nom commun indéfini et un nom propre. Notons qu'en français de France, on place parfois l'article défini devant *association* suivi de sa dénomination, même si l'association en question n'a pas été mentionnée auparavant. Sinon, la construction *une association baptisée XY* peut faire l'affaire.

¹⁴ Cf. Hoey, 2005 : 114-168, Stefanowitsch et Gries, 2003. On peut rapprocher ce type de combinatoire de la notion de « semantic prosody », définie comme « implied attitudinal meaning of a word » ou bien comme « discourse function of a unit of meaning » (cf. Hunston, 2009 : 85).

¹⁵ Manessy (1992 : 67) note qu'en Afrique noire, « on doit s'attendre à ce que soient conservés des usages langagiers, des schémas communicationnels, des modes d'élaboration du discours fondés sur la compétence acquise dans l'exercice des langues premières. »

b) Quelques cooccurrences typiques du corpus africain sont probablement dues au fait que celui-ci accueille parfois des expressions de la langue familière : *soutenir + mordicus*, *raconter + n'importe quoi*.

c) Le corpus africain contient beaucoup d'expressions censées articuler le discours, mais servant en réalité de cheville : *il convient + de relever* ; *il faut + rappeler*.

d) De grandes différences dans la tendance à la passivation intriguent : alors que *salué par* est aussi fréquent dans la presse africaine que dans celle de l'Hexagone, on rencontre bien rarement *imaginé par*, très courant en France.

5. Profil de *lire*, mot-clé du français central

Au lieu de partir des fréquences dans la presse africaine et de procéder à une comparaison avec celle de France, on peut suivre le cheminement inverse. Illustrons brièvement cette perspective en nous appuyant sur l'exemple de *lire*, très instructif. En tête de son profil combinatoire hexagonal se trouve l'adverbe *ci-dessous*, renvoi déictique à l'intérieur de l'article ou de la page. Suit au quatorzième rang, toujours avec une valeur de spécificité élevée, le pendant *ci-dessus*. La grande majorité des emplois de *lire* dans ce corpus sont à mettre sur le compte de tels renvois à des informations de la même édition du journal, d'une édition précédente ou de l'édition en ligne ; cf. la fréquence très élevée de syntagmes, souvent entre parenthèses, comme « lire par ailleurs encadré », « lire aussi page 3 », « lire notre précédente édition, en page départementale », « lire en ligne ». De tels renvois ont un caractère en quelque sorte auto-référentiel, puisqu'ils portent sur des textes ou des publications dont répond le journal. Dans la presse africaine, ces phénomènes déictiques sont très rares. *Ci-dessus* ne se présente qu'au rang 35 et *ci-dessous* manque au nombre des 50 premiers accompagnateurs de *lire*. Le profil combinatoire y est en revanche dominé par la spécificité très élevée du verbe *pouvoir* (à gauche, *log likelihood* : 3948), suivi de *dans* (à droite, *log likelihood* : 1833) et de *sur* au cinquième rang (à gauche, *log likelihood* : 849). De façon tout à fait stéréotypée, il est question dans tous les quotidiens africains analysés de pancartes ou de banderoles sur lesquelles on pouvait lire quelque chose. Exemple : « La foule brandissait des pancartes **sur** lesquelles on **pouvait** notamment **lire** < vive le général Babangida sauveur d'un peuple > ». Une telle construction, qui serait bien entendu également possible dans les journaux de l'Hexagone, ne possède pas l'aura dont participe le verbe *indiquer* (v. *supra* 3.1) et ne connote pas le prestige d'une information venant d'une instance supérieure.

Rien n'empêcherait évidemment de partir des verbes-clés du corpus hexagonal pour les caractériser d'un point de vue africain – mais tel n'est pas l'objectif de notre colloque. Il vaudrait par ailleurs mieux que ce travail soit assumé par un lecteur habituel de la presse africaine, de préférence un Africain, certainement plus sensible aux « bizarreries » de notre presse hexagonale qu'un lecteur permanent de journaux comme *Le Monde* ou *Sud Ouest*. Ainsi notre lecteur africain pourrait-il s'étonner légitimement de l'énorme fréquence avec laquelle les

Français se font apparemment des propositions (v. *supra* 3. le rang de *proposer*¹⁶ en tant que verbe-clé).

6. *Faire*, cas d'espèce

6.1. Les chiffres

Pour la dernière partie de la communication, nous voudrions renouer avec l'interrogation d'ordre fréquentiel formulée plus haut (2.) : quels peuvent être les effets combinatoires du fait que le corpus africain comporte moins de lemmes nominaux et verbaux, mais que ceux-ci s'utilisent en moyenne plus fréquemment que les lemmes du corpus hexagonal ? Le verbe *faire*, très souvent verbe support, nous offre à cet égard un champ d'investigation privilégié pour une comparaison dont la base quantitative apparaît à l'évidence : dans les deux corpus, *faire* est le troisième verbe le plus fréquent après *être* et *avoir*. Mais *faire* s'avère aussi représentatif des différences fondamentales entre les deux corpus dans la mesure où sa fréquence dans le corpus africain (147.399) dépasse celle dans le corpus hexagonal (132.146). C'est à la lumière de ces faits qu'il faut évaluer une première série de chiffres : dans une fenêtre de 3 mots à gauche, *faire* est accompagné de 975 noms spécifiques différents (lemmes) dans le corpus africain et seulement de 876 dans le corpus hexagonal¹⁷. Mais lorsqu'on dépasse le seuil de spécificité pour englober l'ensemble des lemmes nominaux se trouvant dans la fenêtre indiquée, le corpus hexagonal (3669 lemmes) l'emporte quantitativement sur le corpus africain (3448 lemmes). Le corpus africain contient donc plus de combinaisons de *faire* consacrées par la norme d'usage¹⁸ (effet presque mécanique de sa plus grande fréquence), alors que le corpus hexagonal brille davantage par la variété de ses combinaisons aléatoires (effet du plus grand nombre de noms, v. *supra* 2.). Ces résultats étaient statistiquement prévisibles.

Moins prévisibles étaient en revanche les résultats d'un autre calcul, fait selon le modèle de notre enquête sur *rappeler* (v. *supra* 2.) : en additionnant les occurrences des 50 noms les plus spécifiques dans une fenêtre de 3 mots à droite de *faire*, on arrive à 36.381 occurrences pour le corpus africain, mais à seulement 29.939 pour le corpus hexagonal. Malgré la grande disparité entre la situation de *rappeler* (de même fréquence dans les deux corpus) et celle de *faire* (plus fréquent dans le corpus africain), la même tendance profonde se dessine dans les deux cas : la distribution des mots dans le corpus africain se caractérise par une forte concentration sur le « haut de gamme » du profil combinatoire, à savoir les cooccurrences les plus spécifiques ; et ce, inévitablement aux dépens des combinaisons plus aléatoires, plus originales aussi, qui constituent les franges du profil. Pour expliquer ce phénomène de stéréotypie stylistique, il faudra

¹⁶ Pour donner dès maintenant un petit indice : dans la presse de l'Hexagone, ce sont surtout les associations, donc les vecteurs typiques de la société civile, qui *proposent*. Notons qu'*association* se trouve parmi les premiers noms-clés du corpus hexagonal.

¹⁷ Ce rapport correspond à celui concernant *avoir*, le deuxième verbe le plus fréquent des deux corpus ; dans une fenêtre de trois mots à droite, on trouve 1225 noms dans le corpus africain et 1050 noms dans l'hexagonal.

¹⁸ Reflétée par la spécificité.

certainement éviter l'impasse des explications monocausales. Il n'est pas à exclure cependant que l'un des facteurs en soit l'insécurité linguistique¹⁹, incitant à écrire comme tout le monde.

6.2. Combinaisons africaines

L'outil informatique idéal pour mieux comprendre les différences dans le comportement d'un mot-pivot quelconque, par exemple *faire*, dans deux corpus est la comparaison automatique de ses deux profils combinatoires. Grâce à ce « calcul de similarité », ²⁰ on peut déterminer le degré d'affinité entre deux profils, mais aussi définir les deux ensembles disjoints d'accompagnateurs, selon qu'ils sont exclusivement présents dans l'un des corpus. Nous parvenons ainsi à découvrir 57 noms (compléments d'objet direct) à droite de *faire* qui sont spécifiques dans le corpus africain, mais totalement absents du corpus hexagonal²¹. À l'intérieur de ce groupe, nous rencontrons les situations les plus diverses : certains noms ne sont attestés que pour l'un des pays en question (par exemple les camerounismes) ; d'autres se trouvent à la fois au Cameroun, au Sénégal et en Côte d'Ivoire et peuvent passer pour des africanismes (qualification à vérifier pour chacune des combinaisons). À côté d'expressions étonnantes, voire difficilement compréhensibles vues depuis la France, on en rencontre d'autres²² qui existent en français central, bien qu'éventuellement dans d'autres registres que celui de la presse (par exemple *faire le monitoring de/sur quelque chose, faire un zoom sur quelque chose/quelqu'un*). Dans de nombreux cas, les journaux de l'Hexagone ont tout simplement tendance à placer un verbe support plus approprié que *faire* devant le nom prädicatif (cf. « de 1975 à 1990, nous avons **fait** du **financement** direct », *Fraternité Matin*, 2008). Voici quelques exemples pour illustrer les différents cas de figure :

a) *faire la propreté* 'nettoyer' : « Comme vous le constatez, les enseignants sont très affligés par ce désastre et tous ont retroussé les manches pour **faire la propreté**. » (*Mutations*, 2007 ; camerounisme très fréquent, souvent au discours direct) ;

¹⁹ Mendo Ze (2009 : 311-367) en analyse certaines des raisons pour le Cameroun, avant de se livrer à un plaidoyer ardent en faveur de la norme du français central (371) : « Il faut admettre que la langue est un outil de communication. Elle est essentiellement dynamique. Elle doit elle-même être affranchie, diversifiée et enrichie de diverses manières. Celle-ci se doit cependant de respecter les règles de l'art qui consacrent l'usage, la fréquence et la pertinence et non des pratiques trahissant la volonté de décrocher une catégorie de lecteurs de l'attelage commun pour qu'au bout du compte ceux-ci se sentent moins solidaires du destin collectif et des contraintes qu'impose l'outil de communication et propres à tous ceux qui l'utilisent. »

²⁰ Cf. Blumenthal, Diwersy et Mielebacher, 2005 : section 3.

²¹ À l'inverse, il existe 69 expressions spécifiques (en général figées) dans le corpus hexagonal qui manquent totalement dans le corpus africain ; parmi elles, surtout des tournures familières ou dépréciatives, souvent idiomatiques ; quelques exemples par spécificité descendante : *faire des conneries, un flop, le clown, le pitre, l'idiot, du stop, le con, un fromage, le zouave, du foin, une boulette* ; évidemment dans un autre ordre : *faire les vendanges*, expression chère à *Sud Ouest*.

²² V. Onguéné Mete (2009 : 101) sur *faire* « mot passe-partout ».

b) *faire le/son plein d'œuf*²³. 'être plein à craquer' : « Les gradins avaient déjà **fait le plein d'œuf** longtemps avant le coup d'envoi. » (*Cameroon Tribune*, 2008 ; camerounisme bien attesté) ;

c) *faire de l'emplissage* (*emplissage* 'action d'emplir' selon le TLF) : « En plus, pour l'instant, celui qui veut **faire de l'emplissage** de bouteille, doit le faire avec ses propres bouteilles. » (*Fraternité Matin*, 2008 ; attesté uniquement en Côte d'Ivoire) ;

d) *faire le désarmement* 'désarmer', 'assurer/obtenir le désarmement' : « Nous avons fait les lois, maintenant, il faut **faire le désarmement**, démanteler la zone de confiance, entreprendre la réunification, faire le redéploiement de toute l'administration [...] ». (typiquement au discours direct, attesté uniquement en Côte d'Ivoire) ;

e) *faire son/une introspection* (en général 'faire son autocritique') : « La Fédération camerounaise de football (Fécafoot) a décidé de faire peau neuve. Pour son responsable de la Communication, Abdouramane, < après tout ce qui a été dit et qui est dit sur nous, nous avons **fait** notre **introspection** >. Un examen critique qui a conduit à l'adoption d'un certain nombre de mesures qui devraient apporter un véritable changement. » (*Mutations*, 2007 ; bien attesté dans la presse africaine, très rare dans la presse hexagonale, candidat au statut d'africanisme) ;

D'autres cooccurrences avec *faire*²⁴, plus nombreuses en tant que *types*, sont non spécifiques (donc relativement rares) dans le corpus africain. Un grand nombre d'entre elles ne sont pas attestées dans le corpus hexagonal, par exemple :

f) *faire un accident* 'avoir ~' : « Car, si un professionnel malade n'est pas suivi médicalement, il court le risque de perdre son emploi ou de faire un accident. » (*Fraternité Matin*, 2007)

g) *faire un regard* 'lancer ~' : « Il faut dire que la rencontre a été une occasion pour ces dernières de **faire un regard** introspectif et prospectif du rôle et de la place de la femme sur l'échiquier politique et au sein des instances des différents partis politiques. (*Le Soleil*, 2008)

Il est intéressant de noter que la grande majorité des expressions avec *faire* qu'Onguéné Mete, dans son mémoire de DEA, considère comme typiques du langage oral²⁵ camerounais ne figurent pas dans notre corpus de presse. Cela vaut, entre autres, pour *faire les modèles* 'mentir' (2009 : 54), *faire le mensonge* 'être menteur', *faire le banditisme* 'être malin' ou *faire la chicheté* 'être chiche' (2009 :

²³ Dérivé probablement de l'expression *plein comme un œuf*.

²⁴ L'expression *faire l'ambiance* 'mettre de l'ambiance', que Nzesse (2009 : 89) a trouvé dans plusieurs publications camerounaises, n'existe pas dans notre corpus. *Faire recours à* ('avoir recours à'), cité *ibidem*, est fréquent dans notre corpus, mais se trouve aussi dans *Sud Ouest*. Pour la combinatoire de *faire* au Congo (Brazzaville), cf. Queffélec et Niangouna 1990 : 148 sqq.

²⁵ Oralité prise au sens de 'français de la rue', plus précisément de 'français populaire camerounais' ou de 'langage des jeunes'.

72). La tournure *faire la politique* au sens familier d' 'être hypocrite ou sournois' se présente une seule fois, et ce, dans un contexte métalinguistique :

Car chez nous, dire à quelqu'un, « Tu me fais la politique », renvoie au registre de la démagogie ou de l'hypocrisie. (*Cameroon Tribune*, 2008).

Seule l'expression *faire la maladie* 'avoir le sida', appartenant au registre parlé selon Onguéné Mete (2009 : 70), est relativement fréquente (bien que non spécifique) dans notre corpus, dans *Fraternité Matin* d'ailleurs bien plus que dans la presse camerounaise.²⁶ Exemple :

Lors d'un rangement, elle découvre des papiers de son époux attestant que ce dernier **fait** la **maladie**. (*Fraternité Matin*, 2008)

D'une manière générale, on peut conclure de ces dernières observations que la presse, et sans doute pas seulement la presse camerounaise, a tendance à imposer un filtrage aux collocations avec *faire* qui sont ressenties comme trop familières. La presse africaine semble tenir, plus que celle de l'Hexagone, au respect des normes du style écrit, du moins en dehors des citations du discours direct.²⁷ Nous ne parvenons pas à expliquer, dans ces conditions, le succès remarquable de *faire le plein d'œuf* et de *faire la propreté*, cooccurrences hautement spécifiques dans la presse camerounaise qui doivent être passées de l'oral à l'écrit. Ces cas semblent particulièrement intéressants dans la mesure où même des Camerounais cultivés les considèrent comme appartenant au français central, ce qui supprime le stigmate d'une oralité purement africaine. Presque paradoxalement, une expression peut donc accéder à la norme admise dans un pays africain parce que les locuteurs se font des illusions sur son statut en France.

Sur le plan méthodologique, ces recherches sur la combinatoire de *faire* ont mis en évidence les fantastiques performances d'une banque de données comprenant plusieurs variétés de corpus : le calcul des ensembles disjoints de cooccurrences est apte à créer en quelques secondes des listes exhaustives d'expressions plus ou moins figées qui n'ont cours que dans une variété ou dans une zone géographique. Mais c'est alors seulement que commence le vrai travail de linguiste.

7. Conclusion

Dans notre analyse du verbe dans la presse francophone, nous nous sommes laissé guider par des considérations à la fois quantitatives et différentielles, le but étant de déterminer les écarts entre les rôles du verbe dans des journaux africains et des journaux paraissant en France. À supposer que les corpus choisis soient à peu près représentatifs, l'ambition d'une telle étude pourrait être de contribuer à

²⁶ Onguéné Mete affirme (*ibidem*) que l'expression « s'interprète exclusivement au Cameroun comme la phase terminale du sida ». Le seul exemple camerounais trouvé dans les journaux (dans *Mutations*, 2007) ne confirme pas cette interprétation.

²⁷ Mais comme le rappelle Ndé (2010), une certaine presse satirique (au Cameroun surtout *Le Popoli*) se montre extrêmement ouverte aux effets d'une oralité dont il faut cependant se demander dans quelle mesure elle est authentique ou fictive.

l'éclaircissement d'un nouvel usage du français écrit en train de se constituer dans certains pays africains, voire même en Afrique francophone. Notre perspective était volontairement celle du français dit central. Soulignons toutefois que d'un point de vue purement synchronique, rien n'empêcherait d'observer les particularités du français central sous l'angle du français écrit en Afrique.

La donnée fondamentale du style de la presse africaine, vu sous un angle contrastif, semble être la moindre richesse de son vocabulaire verbal et surtout nominal. Ce fait a des conséquences au niveau du ratio *token/type* : en moyenne, un verbe ou un nom s'utilise plus fréquemment dans la presse africaine que dans la presse de l'Hexagone. Sur le plan de la combinatoire des mots dans la phrase, il en résulte une tendance aux cooccurrences plus fréquentes, par exemple entre verbes et noms. Dans cette mesure, on peut s'attendre à ce que le style de la presse africaine soit davantage marqué par des **suites de mots stéréotypées** (v., entre autres, le cas de *faire*).

Cependant, l'exemple de *faire* nous montre aussi dans quelles conditions le français africain l'emporte sur le français central : en l'espèce, la combinatoire spécifique du verbe (son « **rendement combinatoire** ») est supérieure parce qu'elle comporte des cooccurrences impossibles ou très rares en France (*faire la propreté*, etc.). D'une manière générale, le français africain est apte à compenser la relative pauvreté de son lexique par la plus grande richesse de la combinatoire admise par l'usage écrit, surtout lorsque celui-ci est influencé par l'oralité. « Appauvrissement » et « enrichissement » (cf. Onguéné Essono, 2003) représentent donc, comme on le sait depuis longtemps, les deux faces du lexique de la francophonie africaine.

Les calculs de fréquence, qui se sont avérés d'une grande utilité heuristique dans cette contribution, ont mis en lumière un autre type de phénomène, de nature plutôt qualitative : l'importance des mots-clés d'un corpus comparé à l'autre. Ceux du corpus africain concernaient surtout des verbes désignant des actes de langage (*exhorter, demander*, etc.) et plus généralement, des aspects de la communication (l'expression de l'évidentialité, le statut de la parole venant d'en haut). Le calcul de leur voisinage spécifique a mis en relief l'existence de **schémas d'emploi typiques**, comprenant à la fois des lexèmes (*les populations*) et des morphèmes (*c'est pourquoi, avant de*, etc.) et se caractérisant par certaines fonctions pragmatiques. Ces recherches débouchent sur la découverte de structures qui relèvent de la linguistique du texte et qui semblent refléter des comportements langagiers plus ou moins ritualisés.

Bref, en prenant au pied de la lettre le thème du colloque « Autour du verbe », nous avons pu observer des structures linguistiques qui semblent présager certaines caractéristiques d'un nouvel usage du français écrit en Afrique.

Bibliographie

- ANSCOMBRE, J.-Cl. et MEJRI, S. (dir.) (2009, à paraître). *Le figement lexical*, Louvain-la-Neuve, Peeters.
 BARTHES, R. (1957). *Mythologies*, Paris, Seuil.

- BLUMENTHAL, P. (2009, à paraître). « Éléments d'une théorie de la combinatoire des noms », dans *Cahiers de lexicologie* n° 94, 11-30.
- BLUMENTHAL, P., DIWERSY, S. et MIELEBACHER, J. (2005). « Kombinatorische Wortprofile und Profilkontraste. Berechnungsverfahren und Anwendungen », dans *Zeitschrift für romanische Philologie* n° 121, 49-83 [<http://www.romanistik.uni-koeln.de/home/blumenthal/publications/wortprofil-zrph121.pdf>].
- DIWERSY, S. (2009). *Kölner Romanistische Korpusdatenbank*, Köln, Romanisches Seminar der Universität zu Köln.
- FREY, Cl. (1998). « Usages du verbe *faire* en français au Cameroun : polysémie et factivité », dans *Le français en Afrique* n° 12, s. p. [<http://www.unice.fr/ILF-CNRS/ofcaf/12/Frey.htm>].
- HOEY, M. (2005). *Lexical Priming. A New Theory of Words and Language*, London/New York, Routledge.
- HUNSTON, S. (2009). « Semantic prosody revisited », dans Moon, R. (dir.) *Words, Grammar, Text. Revisiting the Work of John Sinclair*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 85-103.
- LENOBLE-BART, A. et TUDESQ, A.-J. (2008). *Connaître les médias d'Afrique subsaharienne*, Pessac, Maison des sciences de l'Homme.
- MANESSY, G. (1992). « Norme endogène et normes pédagogiques en Afrique noire francophone », dans Baggioni, D. e. a. *Multilinguisme et développement dans l'espace francophone*, Aix-en-Provence, Didier Erudition, 43-81.
- MANNING, Ch. D. et SCHÜTZE, H. (2000). *Foundations of Statistical Natural Language Processing*, Cambridge MA, MIT.
- MEJRI, S. (1997). *Le figement lexical. Description linguistique et structuration sémantique*, Tunis, Publications de la Faculté des Lettres de la Manouba.
- MENDO ZE, G. (2009). *Insécurité linguistique et appropriation du français en contexte plurilingue*, Paris, L'Harmattan.
- NDÉ, M. (2010). « Le français d'Afrique : de l'oralité à l'écriture dans la presse camerounaise », dans *Le français en Afrique* n° 25, 73-88.
- NZESSE, L. (2009). *Le français au Cameroun : d'une crise sociopolitique à la vitalité de la langue française (1990-2008)* (*Le français en Afrique* n° 24), Nice, ILF/CNRS UMR 6039.
- ONGUÉNÉ ESSONO, L.-M. (2003). « L'écriture francophone : enrichissement ou appauvrissement du français ? L'exemple camerounais », dans *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur* n° 113/3, 225-238.
- ONGUÉNÉ METE, T. N. (2009). *Niveau et registres de langue en français : l'implication du verbe faire*. Mémoire de DEA, université de Yaoundé.
- QUEFFÉLEC, A. et NIANGOUNA, A. (1990). *Le français au Congo (R. P. C.)*, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- RAYSON, P. (2003). *Matrix: A Statistical Method and Software Tool for Linguistic Analysis through Corpus Comparison*. Ph. D. thesis, Lancaster University [<http://ucrel.lancs.ac.uk/people/paul/publications/phd2003.pdf>].

SCOTT, M. et TRIBBLE, Ch. (2006). *Textual Patterns: Key Words and Corpus Analysis in Language Education* (Studies in corpus linguistics, 22), Amsterdam e. a., Benjamins.

STEFANOWITSCH, A. et GRIES, St. T. (2003). « Collostructions: Investigating the interaction of words and constructions », dans *International Journal of Corpus Linguistics* n° 8/2, 209-243.

TLFi = TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE INFORMATISÉ
[<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>].